

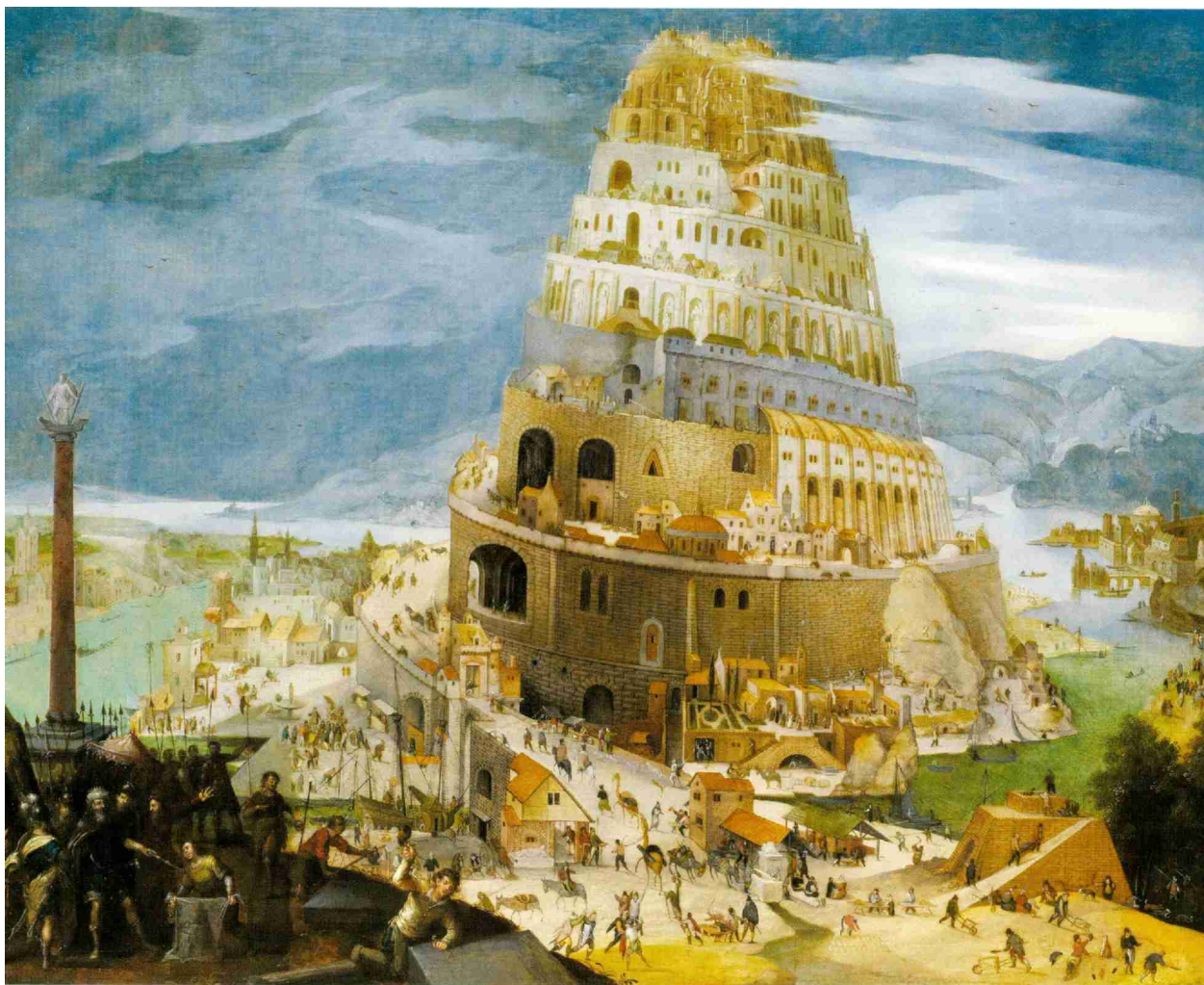
DE BABEL À TINTIN LES MÉTAMORPHOSES DE LA TRADUCTION

Frédéric Móri

Centré sur la traduction et ses enjeux, la nouvelle exposition de la Fondation Martin Bodmer agit comme une bienfaisante piqure de rappel: en matière de culture et d'identité, tout est singulier, mais rien n'est pur, pas même ce que nous pensons définitivement nôtre.

Abel Grimmer
La Tour de Babel, 1604
Grande-Bretagne
Collection particulière

© Galérie De Jonckheere, Genève - Monaco





« **C**e que la traduction a de plus significatif, c'est qu'un peuple puisse, en s'appropriant ce qui lui est étranger, se développer lui-même en se regardant dans le miroir de l'autre ». Pour Martin Bodmer, qui écrivit ces mots dans ses carnets en plein chaos de la seconde guerre mondiale, les peuples et les civilisations se sont constitués en relation les uns avec les autres: impossible d'être soi-même sans le miroir de l'autre. La traduction est donc un lien vital par lequel un phénomène culturel s'inscrit dans le flux d'une histoire mondiale tout en se développant d'une manière absolument singulière. Par sa métamorphose en une autre langue, une œuvre va féconder, irriguer, stimuler une autre culture qui va se l'approprier et produire des œuvres qui seront siennes, avant de transmettre à son tour ce qu'elle aura créé.

On se réjouit de voir le thème de la traduction, central dans le projet Bodmer, au cœur de cette nouvelle exposition. Pour relever ce défi, la Fondation a fait appel à Barbara Cassin, historienne de la philosophie et spécialiste de la traduction dont les travaux sont eux-mêmes diffusés en une vingtaine de langues. L'auteure a inscrit cette exposition genevoise dans le cadre plus général d'un ensemble de manifestations qu'elle a conçues ou projetées autour de ce thème. On se souvient peut-être d'*Après Babel: traduire*, présentée au MuCEM de Marseille au printemps dernier. L'exposition de Cologny lui fait suite, mais la perspective est nouvelle: la collection Bodmer en constitue la matière principale, augmentée d'objets prestigieux provenant des plus grandes bibliothèques d'Europe, et elle fait de la spécificité helvétique et genevoise son point d'aboutissement.

Nicolas Ducimetière, vice-directeur de la Fondation Martin Bodmer, a complété l'approche de Barbara Cassin en choisissant les objets. Du sceau-cylindre de la Tour de Babel à *Tintin au pays de l'or noir*, l'ensemble propose de nombreuses « trajectoires » permettant de mesurer le caractère fécond, essentiel des traductions, des réappropriations et des transpositions d'œuvres ou de thèmes d'un univers à l'autre. Homère, bien sûr, l'un des piliers de la *Bodmeriana*, figure en bonne place, dans tous ses états et dans toutes ses langues: papyrus, codex, imprimés, en grec, latin, français, etc. puis réinventé dans les vapeurs de tabac et de bière des pubs de Dublin par James Joyce dans son *Ulysse*, premier roman de la modernité. Le rire, d'Athènes à Versailles, se joue des frontières, des langues et des époques: du *Bouclier* de l'Athénien Ménandre – le papyrus présenté en est l'unique exemplaire conservé au monde –, à l'*Amphitryon* de



Molière, dans la sublime édition autorisée par Louis XIV en 1682, on voit se tracer une « route » qui est une « route de la traduction », et plus encore. Les érudits traduisent, bien sûr, mais les hommes de théâtre d'époques diverses lisent, adaptent, transposent, réinventent sans cesse en d'autres langues et dans d'autres univers culturels les canevas et les personnages cocasses qui firent la gloire des acteurs de l'Antiquité, pour le plus grand bonheur de leurs contemporains. La Bible occupe elle aussi une place de choix : celle d'Alexandrie, de saint Jérôme, de Gutenberg, de Luther, mais aussi la bible syriaque, éthiopienne, arabe. Autant de jalons majeurs, d'états d'un texte qui fut longtemps le plus lu et le mieux diffusé, et qui rassemble ici bien d'autres peuples que ceux d'Europe de l'Ouest.

Une vitrine est dédiée à la transmission des savoirs grecs d'Alexandrie à Bagdad, puis de Bagdad à Tolède : magnifique traduction arabe en manuscrit de l'*Isagogè* de Porphyre, un texte clé de la philosophie grecque dans un manuscrit du XI^e siècle conservé à la Bibliothèque nationale de France. L'objet, superbe, témoigne du souci des califes de Bagdad de fonder une science et une philosophie arabes sur les savoirs les plus élaborés du temps. On sait avec quel bonheur ils y parvinrent, avant qu'à leur tour, la science et la philosophie, devenues gréco-arabes, ne viennent refonder les savoirs d'Occident par de nouvelles traductions depuis l'arabe, réalisées en Espagne par des savants musulmans, juifs et chrétiens.

La transmission a marqué toutes les civilisations : le *Sutra de la plus grande perfection de la sagesse*, l'un des textes les plus importants du bouddhisme, est présenté ici en traduction chinoise d'après un original sanskrit. Ce texte du XII^e siècle est xylographié, imprimé donc, et témoigne à la fois de la diffusion du bouddhisme indien en Chine et du niveau de technicité atteint – déjà – par l'Empire du Milieu. Une transmission salutaire : quasi moribonde sur les rives du Gange, la doctrine du Bouddha poursuit sa migration et sa « métamorphose » vers l'Orient depuis le Tibet jusqu'au Japon. La Chine en devient l'un des foyers les plus féconds, et le Bouddha va y faire jeu égal avec Lao Tseu et Confucius, alors que l'Inde retourne à ses dieux séculaires. Cinq siècles plus tard, Louis XIV financera le voyage en Chine et les travaux d'une équipe de jésuites français, italiens et hollandais, qui publieront la première édition et traduction latine de l'œuvre de Confucius (1687). Le superbe frontispice de cette édition met en scène le père de la philosophie politique chinoise en majesté, telle que pouvaient se l'imaginer des Européens au XVII^e siècle, et telle que pouvait l'imprimer la Bibliothèque royale à son âge d'or. L'objet allait contribuer à mettre la Chine à la mode en France, et l'ouvrage fa-



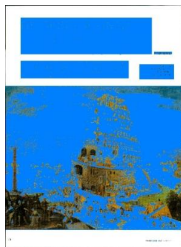
vorisa les débuts des études chinoises en Occident. On pourrait multiplier les exemples: l'approche n'est pas exhaustive – comment pourrait-elle y prétendre? – mais suggestive. Quelques axes majeurs disent l'importance et l'universalité du phénomène par des objets d'une grande variété choisis avec soin, qu'un catalogue met en relation et présente de manière accessible et inspirée. On note le souci constant de la transversalité et le choix de la diversité des œuvres et des supports. Le public érudit trouvera ce qu'il attend (La Bible, Shakespeare, Goethe) mais les ramifications et les supports de ces « métamorphoses », étonneront les plus blasés (*Les mots et les images* de Magritte, la Bible traduite en islandais, en cherokee, etc.). D'autre part, les commissaires ont pris le soin de tracer leurs « routes » jusqu'à des contrées plus familières ou plus proches de nous. Si Baudelaire traduit Edgar Poe, Hergé invente des langues. L'arumbaya et le syldave, inscrits sur des planches originales par la main du dessinateur belge, ne devraient pas laisser Tintin aussi perplexe: il s'agit dans les deux cas de marollois, le patois des faubourgs de Bruxelles, translittéré de manière fantaisiste... et devenu universel après plus d'un demi-siècle de diffusion. À ses côtés, une édition originale du *Crabe aux pincés d'or* en romanche nous ramène en Suisse. Comme promis, l'Helvétie et Genève marquent pour nous le terme de ces « routes »: la chanson de l'Escalade est montrée dans une édition en arpitan, le dialecte parlé à Genève jusqu'au XVIII^e siècle. Il inscrit Genève dans un ensemble qui se rit des frontières actuelles, géographiques et mentales: ce n'était la langue de la Rome protestante, il était parlé en Savoie, dans le Dauphiné, le Piémont, le Jura, le Valais, etc. La Bible traduite par Zwingli en dialecte germanique avant celle de Luther, rappelle que la Suisse fut pionnière dans la vulgarisation des Écritures en Europe, tandis qu'une invraisemblable édition de 1875 propose sept cents variantes dialectales d'un même passage du *Décameron* de Boccace, dont huit pour le seul domaine tessinois. L'édition princeps de la Constitution helvétique de 1848, premier texte à évoquer le plurilinguisme, nous rappelle que la « traduction » n'est pas que « la langue de l'Europe » pour reprendre le mot d'Umberto Eco,

elle fut d'abord la langue de la Suisse; et la diversité sa nature même.

Cette exposition agira, selon le vœu formulé par Martin Bodmer à Genève dès 1944, comme une bienfaisante piqûre de rappel: en matière de culture et d'identité, tout est singulier, mais rien n'est pur, pas même ce que nous pensions définitivement nôtre. ■

NOTA BENE

**Les Routes de la traduction/
Babel à Genève, Fondation
Martin Bodmer, Cologne
Jusqu'au 25 mars 2018**



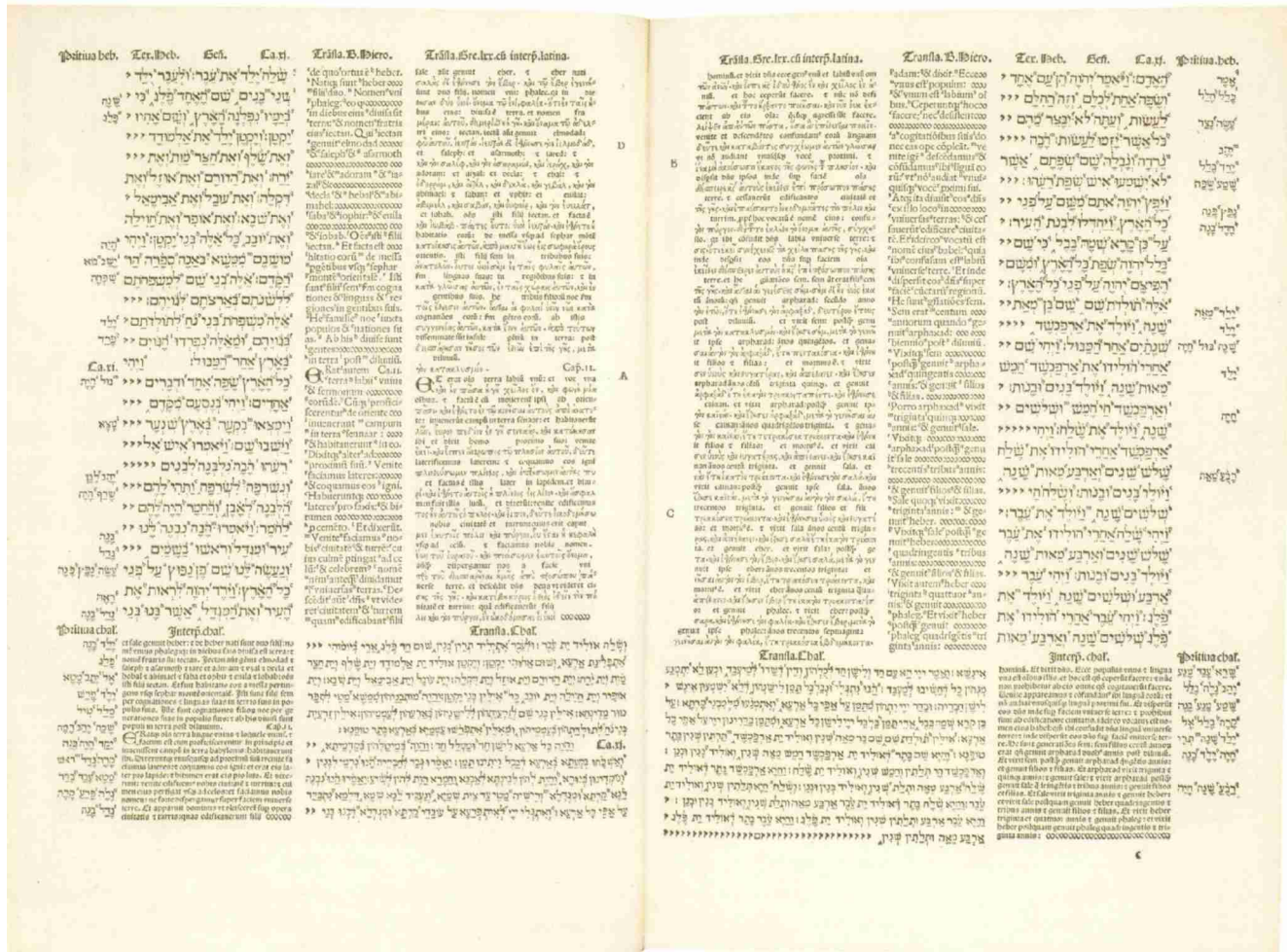
Artpassions
1204 Genève
022/ 700 13 80
www.artpassions.ch/

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Magazines spéc. et de loisir
Tirage: 15'000
Parution: 4x/année

Page: 64
Surface: 189x875 mm²

Ordre: 1088845
N° de thème: 037.034

Référence: 67788365
Coupeure Page: 5/5



Vetus-Novus Testamentum
multiplici lingua nunc primo
impressum. Alcalá de Henares,
Arnao Guillén de Brocar, 1514-
1517, première édition.
La Bible d'Alcalá est la première
édition polyglotte de la Bible: elle
présente les évangiles en hébreu,
grec (Septante), latin (Vulgate),
chaldéen (Targoum Onkelos) pour
l'Ancien Testament; grec et latin
pour le Nouveau.
Fondation Martin Bodmer, Cologne